

Pour citer cet article :

Pétonnet Colette, « L'anonymat urbain », oai halshs-00274324  
[rétropublication en archives ouvertes de 1994 « L'anonymat urbain »,  
Cynthia Ghorra-Gobin (ed.), *Penser la ville de demain : qu'est-ce qui institue  
la ville ?*, Paris, L'Harmattan (coll. Géographie et cultures) : 17-21.]

Cet article est la version remaniée de la communication prononcée en introduction à la journée d'études de la Société d'ethnologie française (SEF), « L'anonymat comme principe fondateur des villes », proposée par le laboratoire d'anthropologie urbaine (LAU CNRS UPR34), Petit auditorium, Musée national des arts et traditions populaires, Paris, 19 avril 1993.  
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00004044/fr/>

Voir le programme de la journée d'études et les communications  
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/SEF1993/fr/>

Rétropublication en archives ouvertes de l'œuvre de Colette Pétonnet, établie par Eliane Daphy [[eliane.daphy@ehess.fr](mailto:eliane.daphy@ehess.fr)]  
Pour suivre l'évolution du chantier  
<http://elianedaphy.org>

# L'ANONYMAT URBAIN

Colette PETONNET

Laboratoire d'anthropologie urbaine (CNRS)

[page 17]

Le choix de ce thème exige une explication car il semble contraire à la démarche ethnologique habituellement consacrée à l'étude des groupes qui se perçoivent ou sont perçus comme tels. Mes travaux antérieurs<sup>1</sup> sur des populations prolétarisées ancrées dans des territoires à elles destinés\* étaient conformes à la démarche classique. Mais ces populations étant citadines, le terme d'anthropologie urbaine, venu des USA, m'a été imposé ainsi qu'à l'équipe que j'ai par la suite fondée. En essayant d'évaluer la pertinence de cette étiquette, il m'est très vite apparu que si les études de groupes se situent bien dans la ville, elles ne laissent, en revanche, voir celle-ci qu'en filigrane et que, même si l'on passait au crible de l'ethnographie tous les groupes (ethniques, professionnels, religieux, etc.) qu'une ville recèle, on n'atteindrait pas le phénomène urbain. Qu'est-ce que le phénomène urbain ? Tout citoyen appartenant à un groupe se transforme, dès qu'il emprunte une rue, en individu anonyme; il se perd dans la foule. Le choix de ce thème correspond donc à une nécessité dans la logique de ma pensée d'autant plus libérée que mon équipe avait pris le relais auprès de groupes divers. Ce que l'on n'atteint pas, c'est précisément la foule, la foule mouvante à laquelle le langage n'applique pas d'autres mots que ceux réservés aux fluides (flux, reflux, s'écouler, déverser, déferler, inonder...)<sup>2</sup>.

La ville est composée du mouvement perpétuel des gens ; c'est ce mouvement qui rend possible la coprésence du grand nombre. Elle est conçue, grâce aux rues et autres artères, pour la circulation des hommes et des marchandises. Une foule d'inconnus s'y croise constamment, même au coin de chez soi. Pour essayer de comprendre le phénomène de l'anonymat, et son fonctionnement, je me suis livrée à toutes sortes d'observations dans les rues, dans les lieux publics et semi-publics, tantôt muettement, tantôt en adressant la parole à n'importe qui avec ou sans prétexte. Puis j'ai publié quelques-unes de mes réflexions dans un article intitulé « L'anonymat ou la pellicule protectrice »<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*, Galilée, 1982.

\* La version publiée comporte une erreur : « destinées » au féminin pluriel, alors que l'auteur accorde cet adjectif à « territoires » et non à « populations ». [Note ED – 2008]

<sup>2</sup> C. Petonnet, « Variations sur le bruit sourd d'un mouvement continu », *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, éditions C.T.H.S., 1987.

<sup>3</sup> In : « La Ville Inquiète », *Le Temps de la Réflexion*, Gallimard, 1987.

[page 18]

La ville est une « agglomération ». L'anonymat y est aussi nécessaire que la circulation à la coprésence de milliers et de millions d'habitants qui, autrement, ne se supporteraient pas. Il faut cesser de l'envisager comme un vide, un manque ou un négatif, cesser de nous plaindre de la superficialité des liens, du peu d'épaisseur des rapports sociaux<sup>4</sup>. Pour ma part je le considère comme protecteur de chacun vis-à-vis des autres. C'est pourquoi je l'ai appelé la pellicule protectrice. Je l'ai analysé comme un confort, le confort de l'incognito qui évite les comptes à rendre, et donne au citoyen, depuis fort longtemps sans doute, toute liberté de mouvement. C'est sous cet angle que Descartes le décrivait déjà, sans le nommer encore. Dans une lettre adressée d'Amsterdam à Guez de Balzac le 5 mai 1631 (dont je n'ai eu connaissance que plus tard), il écrit : « En cette grande ville où je suis je me vais promener tous les jours parmi la confusion d'un grand peuple avec autant de liberté et de repos que vous sauriez le faire dans vos allées »<sup>5</sup>.

Evidemment l'anonymat diminue ou supprime la sécurité que procure l'interconnaissance étroite. Mais l'interconnaissance est un poids qui entrave la liberté (qu'en-dira-t-on et ragots sont toujours associés à village), un poids à porter que les paysans allégeaient en se rendant périodiquement aux foires, pour des raisons, certes, économiques, mais aussi pour y faire des rencontres. Désormais les paysans s'approvisionnent dans les supermarchés aux portes des villes, et participent ainsi périodiquement de la foule anonyme. Donc l'anonymat est un élément fondateur des villes, mais un élément qui, pour comporter à la fois proximité et distance, peut être ressenti par tous les hommes, à quelque moment, comme une nécessité. Il pourrait être l'une des traductions possibles et urbaines de la recherche, fondamentale chez l'homme, d'un équilibre entre sécurité et liberté. C'est une hypothèse. En tous les cas, la ville produit une sociabilité qui lui est propre et qui ne ressemble pas aux modèles ruraux qu'on s'efforce, à tort, de projeter sur les rapports entre citoyens. On ne peut appréhender cette sociabilité qu'en prenant en compte l'anonymat, lequel possède des mécanismes intrinsèques et a pour corollaire la rencontre, d'immenses possibilités de rencontres entre inconnus où le hasard joue un rôle important. (Rappelons que le hasard ne joue pas dans l'organisation traditionnelle des groupes de parenté et d'alliance, comme en témoigne toute la littérature ethnologique).

Je traiterai brièvement de ces mécanismes en trois points.

1) L'anonymat est fonction de la circulation, c'est-à-dire de la vitesse de rotation des individus. Il est parfait ou absolu dans les lieux de grand passage, au peuplement constamment renouvelé, où nul n'a d'obligation envers autrui, comme les rues. Il est imparfait, ou relatif, ou modulé, dans les lieux à rotation plus lente, quand il y a arrêt momentané. C'est pourquoi je me suis intéressée aux salles d'attente à cause du possible échange

---

<sup>4</sup> Cf. I. Joseph. *Le Passant considérable*, Librairie des Méridiens. 1984.

<sup>5</sup> Citée en annexe de *La ville inquiète*, op. cit.

[page 19]

d'informations. Il ne résiste pas à l'immobilisme de longue durée, au cours duquel les gens finissent par « faire connaissance ».

2) L'anonymat est collectif, mais ce sont les individus qui le gèrent, et son fonctionnement est élastique. Je l'ai comparé à une membrane. De mes observations il ressort que deux inconnus qui nouent conversation dans l'espace public sont capables d'échanger des confidences, voire des aveux, que leurs proches ignorent peut-être. Pourquoi ? Parce que, en situation d'anonymat parfait, la parole est libre comme l'air, sans attache ni dépositaire. Elle n'interfère avec rien. Celui qui la reçoit n'est personne. Elle n'est donc pas susceptible d'être détournée ni trahie. La pellicule protectrice favorise le rejet hors de soi des poids de la vie, mais ce, à condition qu'un certain mécanisme soit en place.

3) Ce mécanisme est celui d'un code implicite. Pour aborder autrui dans la rue il faut qu'un prétexte soit fourni et reconnu comme tel : une circonstance, une particularité, une situation, voire un lieu quelque peu exceptionnels ou insolites. Ces médiateurs libèrent la parole dans un rayon d'action proportionnel à leur puissance. Ainsi les jours de grève des transports publics tout piéton peut adresser la parole à un autre. Autour d'une voiture de pompiers la parole ne surgit que dans le cercle des badauds ; une fois l'événement commenté, la conversation peut se poursuivre à quelques-uns, la suite dépendant des individus. Un incident minuscule peut créer, entre deux personnes seulement, un rapport de connivence. La force du médiateur ne se mesure pas à l'envergure de l'événement qui ne détermine que son rayon d'action.

Je vais prendre quelques exemples différents :

- J'ai appris dans un mémoire de maîtrise sur les demandeurs d'asile politique qu'un bon nombre de Roumains, en attente de la délivrance de leurs papiers de séjour, ce qui peut durer des mois, sont hébergés par des Parisiens dont ils ont fait la connaissance sur un banc public. N'est-ce pas étonnant dans une société si égoïste ? Le mécanisme a fonctionné : anonymat, arrêt sur le banc. Roumain insolite (différent des autres émigrés et parlant français), connaissance sans contrainte ni obligation, relation nouée qui, dans ce cas, se poursuit. C'est ainsi que naît aussi, parfois, l'amour. Et c'est ce qui fait considérer la grande ville comme un lieu à risques, un lieu de perte, opposé aux conceptions traditionnelles des relations. Un Algérien me disait à propos de son fils qu'il ne voulait pas que celui-ci « se marie dans la rue », entendez avec une fille surgie du hasard de la rue et dont il ne sait rien.

J'associerais volontiers, si nous en avons le temps, sur la prostitution, toujours placée sur des lieux de grand passage - port, halles, quartier de grossistes... - et qui n'est autre que l'anonymat du sexe, mais revenons à un exemple d'un autre type, celui des lieux où le médiateur est inclus.

[page 20]

- Les salles d'attentes des vétérinaires sont des lieux de parole beaucoup plus que celle des médecins parce que l'animal, doublement innocent puisque malade, est un médiateur puissant au pouvoir constant. En parlant de leur bête, les gens livrent des foules de choses sur leur propre vie.

- Autre exemple d'un lieu au médiateur constant : le cimetière du Père Lachaise sur lequel j'ai beaucoup travaillé et déjà publié<sup>6</sup>. Il est parcouru par de nombreux touristes et visiteurs, il est utilisé comme jardin public, et de vieux habitués passent leur temps à tout connaître des tombeaux et de la vie des célébrités enterrées là, ainsi qu'à transmettre leur savoir à quiconque le leur demande. Mais ces informateurs, qui habitent généralement alentour, ne livrent jamais ni leur nom, ni leur adresse, ni les jours où ils viennent, et en guise d'adieu prononcent tous cette formule : « à une prochaine fois peut-être ! » Tout essai d'obtenir une rencontre arrangée essuie une dérobade. J'ai écrit à ce sujet : « Seul le hasard décide des rencontres entre gens anonymes, protégeant l'espace public de toute forme d'appropriation. Libre d'accès par définition, tout espace public approprié par un groupe perd aussitôt sa vocation à la diversité. C'est cette fonction, permettant la multiplicité des rencontres et, par là même, la possibilité de se dévoiler à autrui sans dommage, que préservent, d'instinct, les habitués du cimetière ».

Si je me permets de me citer moi-même c'est que je suis toujours d'accord avec cette interprétation.

Pour conclure, j'envisagerai un dernier point qui engage l'avenir.

Actuellement l'anonymat semble s'amplifier, se durcir, en liaison avec la croissance de l'urbanisation, l'habitat en grand ensemble, la mobilité, le développement de l'automatisation, la télévision, les grandes surfaces etc. Mais à ces avancées répondent des contre-offensives ou des antidotes. Ainsi le gagnant d'un jeu télévisé (où l'on n'utilise que le prénom dans un simulacre d'intimité qui préserve l'anonymat) est reconnu et fêté quand il revient dans son quartier. Les wagons corail en supprimant le face-à-face du compartiment réduisent peut-être les chances de rencontre, mais le double siège peut favoriser l'intimité. A l'atomisation des individus s'oppose la multiplication des associations, clubs, vacances et voyages en groupe etc., chaque citadin possédant par ailleurs son réseau de relations<sup>7</sup>. Une dialectique sans fin travaille à conserver une élasticité suffisante afin que l'anonymat demeure vivable. J'émettrais même l'hypothèse que les sociétés, à l'instar des individus, le modulent à leur convenance. Cependant il faut noter que l'anonymat se répand dans la société tout entière, y compris chez les bêtes d'élevage - les poulets en batterie et les veaux des stabulations ne portent plus de nom - et que tout le monde y est plus souvent confronté parce que tout le monde se déplace, émigre ou voyage. J'y vois le signe d'une société tout entière urbanisée sinon physiquement du moins dans les mentalités, à cause,

---

<sup>6</sup> « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 22(4), 1982.

<sup>7</sup> U. Hannerz, *Explorer la ville*, Minuit, 1983.

[page 21]

entre autres, du raccourcissement des distances et de la prégnance des modèles urbains.

Si l'anonymat est indissociable des villes et des mentalités urbaines, il est aussi un outil apte à étudier les foules, elles-mêmes composantes majeures, jamais indifférenciées mais ô combien brassées et métissées, et au sein desquelles tout citoyen digne de ce nom dispose de repères très rapides. C'est un concept fuyant, difficile à saisir, mais utile pour l'étude comparée de sociétés modernes en constante évolution.